

## LACAN LOGICIEN

### Introduction

Ce qui se trouve proposé ici sous le titre « Lacan logicien » tentera de se conformer aux réquisits que la *Newsletter* n° 8 - octobre 2014 formule comme suit :

« Cette année nous poursuivrons l'étude des derniers séminaires de Lacan par l'Insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre. L'axe de travail qui va animer l'année sera également orienté par le séminaire de Lacan étudié cet été. C'est ainsi que le séminaire d'hiver intitulé : « Êtes-vous encore amoureux de l'inconscient ? » mettra à l'étude le texte de Freud de 1915 l'Inconscient et l'article de Lacan Position de l'inconscient. /.../ ».

Ça tombe bien parce que l'intervention que j'ai faite récemment au séminaire ouvert de l'École de l'ALI-Nancy commençait par cette question : « Comment enseigner-t-on la topologie dans les centres de formation pour psychanalystes ?<sup>1</sup> » Je suggérais par là qu'un enseignement devait partir de la clinique pour aller vers les théorisations susceptibles d'en rendre compte. Or, l'enseignement de Lacan est tissé de cette alternance.

Aimer, au sens d'aimer l'inconscient, par exemple, c'est déjà présenter l'inconscient comme un fantasme de Freud, \$ ◇ a (« ...l'Unbevue c'est l'amour » dit Lacan), dans lequel le \$ tiendrait lieu de la part d'amour, voire d'aliénation qu'il comporte, au sens d'un signe de l'esclavage. En effet, il fut un temps où, en Espagne, ce \$ était imprimé au fer rouge sur le front des esclaves, en signe de subjectivation. Aimer l'inconscient c'est consentir à porter la marque de cet 'esse barré'. Manifestant ainsi que « L'inconscient, je suis pour ! » Pour l'instant, j'en reste donc à l'explicitation du \$ (esse barré) en tant que signe. Le signe (ou cygne) d'amour.

Dès ses premiers écrits Lacan se pose en logicien, en quoi son séminaire sur « La lettre volée » reste paradigmatique. Dès son époque il pouvait dire que « le contemporain est logologique ». C'est en logicien qu'il aborde l'œuvre de Freud et c'est dans son adresse aux psychanalystes niçois intitulée « Le phénomène lacanien » qu'il avoue qu'à la 'mythologie de la pulsion' freudienne il préfère carrément ses propres élucubrations, notamment son « stade du miroir ». Propos scandaleux pour l'ensemble du peuple psychanalytique qui se bouche désormais les oreilles et fait semblant de vêtir, de forcer l'objet 'a' dans la topologie qu'il convient. Objet 'a' dont on cherche encore quel sens lui donner depuis que Lacan en a fait « ce qui s'attrape au coïncement du symbolique, de l'imaginaire et du réel comme nœud »<sup>2</sup>. Car c'est bien par convention que Lacan le situe hors sens et lui confère la place d'une pure fonction syntaxique, d'un enforme, d'un liage entre les trois dimensions R, S et I; dimensions qu'un Plotin, dans ses *Ennéades*, nommait déjà « les trois hypostases ». Opération qui fleure bon 'hérésie freudienne incontestable. Le clinamen, la pente à laquelle ledit peuple psychanalytique se cramponne tient à ce qu'une proposition doit nécessairement avoir un sens et surtout une signification. Peut-on en effet se plier à envisager l'objet 'a', comme pur rapport? Comme rapport anharmonique? Comme : *Gegenstand vorüber*, disait Edmund Husserl?

Ainsi, vouloir le substantifier c'est exiger qu'il ait une essence, ce que hélas, Lacan se refuse à lui accorder. Comment en est-il arrivé là? Par le taoïsme certes, mais il y a lieu de lui chercher d'autres antécédents encore. C'est dans ses « Propos sur la causali-

<sup>1</sup> Il n'a échappé à personne que les *tonangebenden Persönlichkeiten* de l'ALI, les bons apôtres qui se chargent aujourd'hui de porter la vraie doctrine lacanienne un peu partout dans l'hexagone, ont quelque mal à accorder leurs violons quant à l'interprétation de certaines formules avancées par Lacan. Avec pour effet une *décompréhension* généralisée, au point qu'on songe devoir débaptiser l'Association Lacanienne. 'Dé-compréhension' en lieu et place d'in-compréhension, sur la guise de l'usage installé qui préconise 'in-espoir' à la place de 'des-espoir'.

<sup>2</sup> Cf. Lacan : « La troisième ».

té psychique » (E161) que Jacques Lacan annonce le fondement prochain de sa théorie de l'objet en disant :

« Il serait déjà beau que par une pure menée de l'esprit nous puissions voir se dessiner le concept de l'objet où se fonderait une psychologie scientifique. C'est la définition d'un tel concept que j'ai toujours déclarée nécessaire, que j'ai annoncée comme prochaine, et qu'à la faveur du problème que vous me proposez, je vais tenter de poursuivre aujourd'hui en m'exposant à mon tour à vos critiques. »

Bref le coup d'assommoir tombe lorsqu'il annonce que l'objet 'a' serait un « ludion logique »?<sup>3</sup> Du coup, plus jamais personne n'ose avancer la moindre critique.

Lacan est entré dans le monde de la logique à un moment où se posait la question de ses fondements ainsi que celui de son statut épistémique. Coincée entre Kant (ou Brentano) et Frege, la pensée de Husserl se meut en direction de ces fondements et bute sur ce qu'il nomme « l'expérience antéprédicative ». D'où cette phrase que je copie dans un recueil de textes fort documentés<sup>4</sup> :

« L'objet final de l'analyse de Husserl est donc l'acte de jugement antéprédicatif, dans l'activité logique humaine apparaît sous sa forme élémentaire. Selon Husserl cet acte de jugement antéprédicatif est un acte 'objectivant de se tourner vers', un acte qui sélectionne un objet de perception comme étant son objet (référence : Husserl : *Expérience et jugement*, p.70-72, [*Erfahrung und Urteil*, Klaassen Verlag, Hambourg, 1964, (p.90 : 'ersten Zuwendung des Ich's')]. »

Or, n'est-ce pas dans son 'Stade du miroir' que Lacan situe ce moment du « se tourner vers », inaugural pour ce qu'il en est du fondement de l'altérité? Par ailleurs, dans sa fable des trois prisonniers, Lacan avait usé de l'expression « l'instant de voir », chose que l'on retrouve ici sous la plume de Husserl sous la forme d'un 'Jetzt-sehen': (o.c. p.75). Ici se pose la question du lieu où se tient, où surgit : « le jugement antéprédicatif ». S'agirait-il d'un acte, d'un jugement, alors que l'appareil discursif (et donc la parole) ferait défaut? Pour Husserl ce lieu serait-il l'utérus? Ce dernier venant résumer ce qu'on évoque traditionnellement en parlant du ciel, des limbes et de la Jérusalem céleste? Sur ce, Husserl nous interroge perfidement pour savoir : « Quelle est la source ultime de toutes les formations de la connaissance? »<sup>5</sup> Au blackout jeté par Freud sur ce qui subsisterait comme traces mémorielles au-delà de l'ombilic du rêve, au silence des pulsions qu'il postule en-deçà de cette limite Lacan oppose un brouhaha, un bruit de fond d'où émerge un essaim de signifiants que la cure a pour mission de le réduire. C'est ici que Lacan propose la métaphore du jeu d'échecs (L06 p.224-5):

« On devrait comparer tout le déroulement d'une analyse au jeu d'échecs. /.../ Et en somme, dans un jeu qui se joue à l'aide d'une série de mouvements en réplique fondés sur la nature du signifiant, chacune ayant son propre mouvement caractérisé par sa position comme signifiant, ce qui se passe c'est la progressive réduction du nombre des signifiants qui sont dans le coup. Et on pourrait après tout décrire une analyse ainsi: qu'il s'agit d'éliminer un nombre suffisant de signifiants pour qu'il reste seulement en jeu un nombre assez petit de signifiants pour qu'on sente bien où est la **position** du sujet dans leur intérieur. »

---

<sup>3</sup> Lacan : Radiophonie (32 p.) in *Scilicet 2/3*, Paris, Seuil, 1970, pp. 55-99 ; réponse à la question n°4 : « Car me voici revenir au cristal de la langue pour, de ce que *falsus* soit le 'chu' en latin, lier le faux moins au vrai qui le réfute, qu'à ce qu'il faut de temps pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord /.../. C'est justement comme *falsa*, disons bien tombée, qu'une interprétation opère d'être à côté, soit : où se fait l'être, du pataqu'est-ce. N'oublions pas que le symptôme est ce *falsus* qui est la cause dont l'analyse se soutient dans le procès de vérification qui fait son être. Nous ne sommes sûrs, pour ce que Freud pouvait savoir de ce domaine, que de sa fréquentation de Brentano. Elle est discrète, soit réperable dans le texte de la *Verneinung*. J'y ai frayé la voie au praticien qui saura s'attacher au ludion logique que j'ai forgé à son usage, soit l'objet **a**, sans pouvoir suppléer à l'analyse, dite personnelle, qui l'a parfois rendu impropre à la manier. »

<sup>4</sup> Leila Haaparanta, « L'analyse comme méthode de justification », in Elisabeth Rigal, *Jaakko Hintikka : questions de logique et de phénoménologie*, Vrin édit. 1998, p.239.

<sup>5</sup> Cf. Dreyfus H., « Husserl et les connaissances cognitives », in : *Les Études Philosophiques*, mars 1991, p.14.

### 1) Il y a de l'agrammatical

C'est aussi par référence à Husserl que le 28.2.1968 Lacan parle du concept de grammaire pure, pour dire qu'il permet « de constater qu'il y a de l'agrammatical », quelque chose que Husserl rejeterait alors que pour Lacan « c'est quand même encore du logique », faisant allusion ainsi à « ces manifestations de vérité que sont le mot d'esprit, l'acte manqué ou le rêve ».

Ailleurs, le 21 janvier 1970, évoquant la 'problématique du jugement' (tiens-tiens!) Lacan chatouille Husserl au sujet du sens et du non-sens :

« Comme sujet de la phrase, il n'y a que le sens. D'où cette dialectique d'où nous sommes partis, que nous appelons le *pas-de-sens* avec toute l'ambiguïté du mot *pas*. Cela commence au non-sens forgé par Husserl — 'le vert est un pour'. Cela peut pourtant très bien avoir un sens, s'il s'agit par exemple d'un vote avec des boules vertes et des boules rouges. Seulement ce qui nous emmène dans une voie où ce qu'il en est de l'être tient au sens, est ce qui a le plus d'être. C'est dans cette voie, en tout cas, qu'on a franchi ce pas-de-sens de penser que ce qui a le plus d'être ne peut pas ne pas exister. »

Dans les *Écrits* (p.162), Lacan désigne à nouveau Husserl mais pour réaffirmer que la folie soit un phénomène de la pensée<sup>6</sup> et rappeler que 'la structure constitutive de la connaissance humaine', c'est : « ce support que le symbolisme de la pensée trouve dans la perception visuelle, et que j'appellerai avec Husserl un rapport de *Fundierung*, de fondation ». Lacan ferait-il ici allusion au fait que dans *Idées* Husserl se disait en quête de « la source ultime de la connaissance »? Ne regimbe-t-il pas contre l'idée d'une 'source ultime', lorsqu'il évoque le 'pas un' par le biais du zéro en tant qu'origine de toute computation? Et lorsqu'il confère à l'acéphalie le statut de fondement de la structure du nœud borroméen ne réfute-t-il pas l'idée même d'une priorité, d'une anté-cédence d'une dimension sur les autres et donc la notion d'un commencement?

J'ai l'air d'insinuer que Lacan a pompé à divers sources mais à vrai dire il ne s'en cache pas. Pas toujours. Ainsi, à propos de l'histoire du message que chacun reçoit sous sa forme inversée il avoue ceci; « Je dis ça depuis très longtemps et ça a fait rigoler. A la vérité, c'est à Claude Lévi-Strauss que je le dois. »

Pour ceux qui, à la suite de Lacan, sont allés interroger les présocratiques, suivis par Platon et Aristote (cités chacun plus de soixante-dix fois par Lacan), puis Augustin avec son paradigme de l'*invidia*, de la jalousie enfantine, et son discours du Maître, (discours du 'nobliou', dira Lacan), il est tout à fait indiqué de poursuivre en passant par une kyrielle d'auteurs où Saint Thomas d'Aquin et son interlocuteur attitré Averroès font bonne figure, sans compter les théologiens de la scholastique, jusqu'à Hegel et les axiomaticiens de la logique et des mathématiques qui ont suivi, tels que Dedekind, Frege, Pearce, Riemann, Russel (bras-dessus bras-dessous avec Whitehead), puis Peano et Boole, Cantor et quelques autres; ni oublier, notamment ses contemporains, et en premier lieu Wittgenstein<sup>7</sup>, qu'il a cité peu de fois mais qui lui a tendu la perche avec son *Tractatus* pour une meilleure approche de la psychose<sup>8</sup> et du métalangage. Métalangage que Wittgenstein récuse alors que Lacan, le 17 mai 1977, s'interroge à ce propos : « Qu'est-ce que ça veut dire, la *métalangue*, si ce n'est pas la traduction? » Dans ce domaine Heyting lui fournit la cuillère à écrémer le carré logique des propositions d'Aristote pour situer en bonne place le « *ex falso sequitur quod libet* », que le fondateur de l'Académie excluait et qui figure désormais sur l'étendard des intuitionnistes. C'est nanti d'une telle moisson que Lacan a frayé son propre chemin, parcours qui n'en finit pas d'étonner ceux qui s'y sont intéressé vraiment. Qu'est-ce que ça change par rapport à la

---

<sup>6</sup> La pensée a plutôt mauvaise presse chez Lacan. Certes la pensée selon lui est jouissance mais il dit aussi que : « la pensée, c'est bien ce qu'il y a de plus crétinissant à agiter le grelot du sens » (in : 'La troisième').

<sup>7</sup> N'est-ce pas Wittgenstein qui a dit que « le corps c'est la vêtue de l'âme », sauf que Lacan a inversé sa 'Proposition' en disant que l'objet 'a' c'est l'enforme du corps.

<sup>8</sup> Sept occurrences du nom de Wittgenstein dans le Livre XVIII du Séminaire (D'un discours qui ne serait pas du semblant).

conception que Freud avait proposée de l'inconscient? Ça autorise Lacan à définir l'inconscient 'comme un langage' logique, excluant tout psychologisme, et ce à la manière du *Begriffsschrift* de Frege, paradoxes compris.

Il m'en coûte d'avoir à rappeler tout ceci, abruptement, l'ayant déjà délayé dans toutes sortes d'écrits auparavant. Mais c'est à ce prix, ainsi que celui de l'effort requis pour entrer dans le vocabulaire de Lacan, lorsqu'il use des termes tels ceux d'application ou d'homéomorphisme, par exemple, qu'on est susceptible, armé de la sorte, de s'essayer à se faire 'dupe des nœuds', en vue d'une éventuelle construction d'une 'clinique du réel'.

J'ai évoqué récemment la *KK-thesis* de Hintikka<sup>9</sup>, et c'est cette problématique que Lacan évoque (sans le dire tout en le disant) lorsqu'il entre dans celle qu'effleure le *Dindon* de Feydeau, et donc du « Je sais que tu sais que je sais que tu sais ». Jolie suite de parenthèses emboîtées, que Lacan avait confié le soin de la commenter à quelqu'un, dont l'intervention à son séminaire témoignait semble-t-il d'une parfaite ignorance des deux références que je viens de proposer; et qui n'a pas manqué aussi -par la suite- de zapper ce que les propos avec lesquels Lacan saluait sa 'performance' avaient de malicieux, voire d'ironique. En clair, mieux vaut donc parfois 'pas tout' lire, dans ce que Lacan a osé produire.

Bref, Lacan n'a nommé Hintikka que sept fois, notamment (L21) le 19.2.19 74, et ce pour faire son éloge, par exemple :

« Jaakko Hintikka a fait un bouquin qui s'appelle *Time and Necessity*, avec comme sous-titre: "Étude sur la théorie de la modalité d'Aristote". Ça n'est pas mal. /.../ Ça suppose /.../ que Hintikka /.../ m'avait devancé depuis longtemps /.../ sur ce que je vous faisais remarquer la dernière fois, que l'*Organon* d'Aristote ça vaut la peine d'être lu parce que /.../ ce qui est difficile c'est bien de savoir, chez un frayer /.../ comme d'Aristote /.../ pourquoi il a choisi ces termes-là est pas d'autres ».

## 2) « Positions de l'Inconscient »

Le texte de Lacan, qui prend place dans les *Écrits* sous le titre « Positions de l'Inconscient », comporte vingt et une pages, et il est impensables d'en faire état en quelques lignes, vu les deux séminaires auxquels il conviendrait de se reporter, de surcroît, selon les indications de la *Newsletter* n° 8. On est loin de la proposition que j'avais faite à une certaine époque de réunir un congrès autour d'une simple phrase du style : « Docteur je crois que vous ne me comprenez pas très bien? » Le texte de « Positions ... » se situe entre deux autres textes, dont un gros morceau : « Subversion du sujet et dialectique du désir », gros au sens où tout ce qu'on pourra dire du nœud borroméen et de ses intersections : en découle; sans compter qu'à ce sujet, et surtout dans le commentaire que Lacan en fait dans son séminaire, il a recours à des notions non triviales telles que celle de vecteur, voire de foncteur, d'une part; d'autre part, « Positions de l'Inconscient » est suivi « Du *Trieb* de Freud » qui vient renforcer les thèses de celui qui le précède. Je me limiterai au fait de remarquer qu'à Bonneval Serge Leclaire et Jean Laplanche se sont affrontés (ainsi que j'en parle dans un livre à paraître, intitulé: *Seelenbehandlung*,) Leclaire soutenant la thèse du « comme un langage » tandis que Laplanche reformulait celle de la pulsion freudienne, s'étant tous deux mis d'accord sur le fait de pousser sous la tapis la question de l'holophrase posée par le 'Poordjeli' dans le livre de Leclaire (*Psychanalyser*). Les textes publiés suite au colloque de Bonneval ont subi une 'réfection', dit Lacan, pour ne pas dire un replâtrage, mais jusqu'à quel point, allez savoir, sauf celui de Lacan qui a été réduit par Lacan lui-même. Ouf!

---

<sup>9</sup> Hintikka, J. 1970. "Knowing that One Knows" reviewed. *Synthese* 21: 141-62.

Bref, ce qui est remarquable c'est la référence qu'il y fait d'emblée au 'temps logique', mais il y a lieu de se souvenir que -dans sa fable- le jeu des trois prisonniers n'est qu'un sophisme dans la mesure où il suppose indûment une forme d'intersubjectivité (chacun réglant sa conduite à l'aune de son 'prochain'), alors qu'entre 'individus', une telle clause, foi de Strawson, n'est absolument pas requise. Ainsi donc, la logique est une sorte de 'patate chaude' qu'on se refile, alors qu'au temps de Freud on était encore à l'abri de telles surprises. D'où des mésusages qui présupposent des règles, celles de l'induction par exemple, et c'est ainsi que Lacan peut parler de « l'erreur centrale de la psychologie » (E831).

Lorsqu'il dit que l'inconscient est 'coupure en acte' (E839), il se situe du côté de la monstration wittgensteinienne d'un fait, et il est utile de noter que le poinçon  $\diamond$  qui la désigne est directement issu de l'observation de « l'Homme au Loup », ainsi que je l'ai pointé dans *Freudaines* (chez L'Harmattan, 2014). Ici la transition de Freud à Lacan est claire. Lacan logifie, là où Freud n'en était qu'au stade de l'observation. Bien sûr, Lacan ira bien plus loin lorsqu'il situera la coupure du fantasme en tant que « plan projectif des surfaces de Riemann ». Avec ce prolongement (E847), à savoir que c'est au niveau de la « coupure anatomique » que se décide « la fonction de certains objets dont il faut dire non pas qu'ils sont partiels, mais qu'ils ont une situation bien à part ». Et Lacan de se lancer (en note) dans l'écriture mathématique d'un « flux rotationnel ».

Fonction de l'objet partiel qui a migré depuis lors dans le discours commun, puisqu'une Dame s'autorise à lancer à son prétendant (supposé volage): « Je ne suis pas ton objet transitionnel ». Du coup il en est qui se retrouvent dans la position d'intermittents du mariage, autre avatar du « flux rotationnel ». Mais dans ce texte Lacan reste freudien en ce qu'il parle encore 'pulsion', notamment de 'pulsion de mort' (E848).

Qu'en dit Freud dans sa Métapsychologie?

### 3) 'Das Unbewusste'

'Das Unbewusste' est un texte que vous trouverez dans les *Gesammelte Werke* au tome IX (1912), et aux pages 264 à 303 (et je demande instamment qu'on m'en procure un résumé en dix lignes, chiche!). Ce texte est encadré d'une part par un écrit sur «le Refoulement» et un autre sur «l'Amour de transfert» et il est difficile de ne pas lorgner en passant et sur l'un et sur l'autre. D'emblée je remarque que Freud veut qu'on fasse une *Gleichstellung*, et donc une comparaison entre le conscient et les états d'âme (*mit dem Seelischen*). A la page suivante (GW XII s.267) il évoque les actes de l'âme (*seelischen Akte*), ce qui me fait penser à l'expression « l'homme âme avec son âme », évoquée quelque part par Lacan. A la page 276 (là nous sommes dans la section III réservée au « Destin des sentiments inconscients », dans le texte freudien), je note que par le biais du refoulement la représentation origininaire du ressenti se trouve nouée (*Verknüpfung*), capitonnée à une autre, qui seule restera consciente. On doit supposer que le refoulement agit en deux temps : d'abord la charge émotionnelle, initialement portée par S1, sera transférée sur un autre support S2; S2 qui devient le représentant de la représentation (*Vorstellungsrepräsentanz*); vient ensuite l'occultation de S1, qui est l'effet du refoulement à proprement parler. Or selon Lacan : S2, en tant que pur semblant, vient se substituer à S1 qui : lui, tombe à la trappe. Chose qui, à suivre ses développements ultérieurs, revient à un changement de discours. D'où une divergence apparente d'avec Freud, à moins que ce dernier ne se risque à faire supporter au transfert le transfert (l'investissement) d'une charge émotionnelle, ainsi que c'était le cas dans l'*Esquisse*. Bref, là où Lacan considère le refoulement comme un procédé métaphorique créateur de sens, l'ambition de Freud se limite à proposer une métonymie.

Quelques pages plus loin (GW XII s.280), Freud s'inquiète des voies que ce S2 doit emprunter afin que le refoulement soit durable. Et c'est là qu'intervient un autre procédé, celui du *Gegenbesetzung*, du contre-investissement, destiné à parer au retour du refoulé. Il y a donc non seulement nouage mais constitution d'une chaîne d'événements. C'est dire que le refoulement suppose toute une dynamique, et Lacan s'en souciera dans la mesure où elle sera différente lors du déni (*Verleugnung*), ainsi que lors de la forclusion (*Verdrängung*); forclusion que Freud évoque dans la suite de son texte sous l'espèce de l'*Urverdrängung*, du refoulement primordial, en tant que matrice de tous les refoulements. Sauf que (GW XII s.281) se trouvent évoqués aussi des cas où, par une sorte de relâchement de la *Gegenbesetzung*, l'angoisse parviendra à se manifester ouvertement, ou alors sous le couvert d'une phobie; ici Freud parle d'une représentation de substitution (*Ersatzvorstellung*). Puis il nous promène de processus primaire en processus secondaire, mais rien ne vaut une illustration clinique.

A la section n°VII de son texte il est question de la reconnaissance (*Agnoszierung*) de l'Inconscient. Et c'est là (GW XII s.280) que Freud présente un cas qu'il emprunte à Victor Tausk; celui d'une jeune fille qui se disait victime d'un 'tourneur d'yeux'. Ici il convient de faire retour dans ce volume au texte où Freud parle de « l'Histoire du Mouvement Psychanalytique », et où il évoque le trio des mousquetaires de l'hypnose et de la suggestion, à savoir Charcot, Liébault et Bernheim, non sans avoir distribué chemin faisant quelques coups de chapeau à Janet, mais surtout à Schopenhauer et à Nietzsche, dont il a été averti (après-coup) qu'ils avaient déjà mis les mains dans le cambouis de l'inconscient. Bref, la schizophrène débutante que décrit Tausk fonctionne comme si elle était sous influence, sous l'effet d'une suggestion qui la positionne en porte-parole (l'organe) de la langue de l'inconscient (*sie ist Organsprache geworden*, (GW XII s.297). « Alors qu'elle se tenait à l'église, ça lui a fait comme une secousse (*Ruck*) lui intimant qu'elle devait se tenir autrement, en position autre, comme si elle y était assignée. » Le terme *gestellt*, vient illustrer en quelque sorte ici le sens du concept de *Gestellt*, tel que Heidegger en use. Tausk traduit ces paroles comme une impulsion à se positionner à la place de son amoureux, et ce au titre d'une identification<sup>10</sup>. Des identifications certains sont susceptibles d'un fabriquer à la pelle mais la question est de voir

---

<sup>10</sup> Tout ceci attire notre attention sur les rapports de crédibilité et de confiance qu'aurait cultivés Freud envers Tausk, dont on sait par ailleurs comment cette histoire de transfert finira. La lecture des *Minutes de la société psychanalytique de Vienne* [MVPS] est fort instructive à cet égard. Non seulement parce que Freud s'y livre : par des apports cliniques inclus dans ces séances, séances spéciales, qui -dans les trois volumes- sont présentés sous le titre : « Reviews and Brief Clinical as well as other Communications », mais aussi parce qu'on y glane des indications précieuses quant à ceux avec lesquels Freud est habituellement d'accord, notamment Hanns Sachs. D'autant qu'entre Freud et Lacan, de par la filiation psychanalytique de ce dernier, il existe au moins deux écrans, deux lentilles, l'une quelque peu enfumée, c'est celle de Löwenstein, l'analyste de Lacan, et l'autre, singulièrement grossissante, celle de Hanns Sachs, l'analyste de Löwenstein. Bref, le nom de Tausk apparaît au moins en deux endroits de ces « Minutes ... ». Une première fois dans le tome II [MVPS, p.328], où il fait un topo intitulé : « Psychanalyse et théorie de la Science » et où il commet une grosse bourde, lorsqu'il dit et répète que Platon aurait été le successeur immédiat d'Aristote, ce que, dans la discussion qui suivra, Freud ne manquera pas de lui renvoyer. Mais l'exposé est brillant et Freud avoue ses propres difficultés à manier « *such abstract ideas* [MVPS p.335].» Au tome III, en novembre 1911, Tausk intervient à propos de l'exposé de Reinhold sur « La prétendue intemporalité de l'Inconscient », et il s'inscrit contre le qualificatif « prétendue », avec -après-coup- le soutien de Sachs ainsi que celui de Freud. L'apport de tout ceci souligne l'intensité du débat que l'inconscient suscite entre ceux qui s'y intéressent à l'époque, et historicise ainsi les modalités selon lesquelles s'est constitué ce que Lacan nomme « la bande à Freud ». Formation de l'Inconscient freudien nommée 'Comité'. Comité auquel Freud a imprimé un mode de fonctionnement d'inspiration strictement maçonnique, chaque membre étant identifié par une bague qu'il était censé porter. Raison de plus pour ne dire 'rien' quant à la bande à Lacan et quant à celles qui en sont dérivées depuis.

pourquoi le mécanisme du refoulement vient à défaillir, et qu'au lieu de produire des symptômes le sujet glisse sur le toboggan des identifications.

#### 4) « L'insu que c'est (sait?) de l'une-bévue s'aile a mourre ».\*

Que certains se soient trouvés dans la position d'être les passeurs de Freud, tels Tausk et Ferenczi, et que cela les ait conduits à des impasses, ne doit pas nous imposer de nous en tenir là. J'ai personnellement évoqué (ailleurs) la passe de Lacan à Royaumont et la disjonction que subit son « message » passant par les vecteurs divergents que constituent ses « ailes » [L,L] d'alors : Laplanche et Leclair.<sup>11</sup> Et il faut dire qu'à force de papillonner, tel Lao Tseu, du penser à l'être Lacan n'est pas parvenu à cibler son auditoire, sa « masse », son jury en somme, dans « son » École, pas plus qu'à Royaumont, puisqu'à la dissoudre, il a dû se résoudre à lui donner congé. Dire que Lacan a manqué là « sa passe » ne préjuge en rien de ce qui a failli passer, et qui ne cesse, en effet, de chercher son point d'impact jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé. En attendant, son « dict », sa parole/pensée, persiste dans les mythes dont il a su l'entourer. Le fort/da en est un, et c'est pour le rendre momentanément inopérant que du côté de l'université on en a tenté l'exhaustion sous la forme de thèses.

Le passant touche le jury par son *Fort*, par sa présence signifiée dans son dict recueilli pieusement par les passeurs. Ce dict-âme, à quoi son *Fort* se réduit peut n'avoir pour nous aussi peu de sens qu'en eut le *Fort* véhiculé par les anciens mystères. Cet absent durera autant qu'il le faudra, à moins qu'un cartel (et non point un jury) cesse de prendre la cause pour l'effet. Seule cette cause pourra transmuter tous les effets seconds de la cure en un Primo, qui ne s'avère premier qu'à se révéler impair.

Tour de passe-passe si l'on veut, mais surtout subversion du sujet qui ne peut se connaître qu'à se desêtrer... (de se déprendre) des signifiants qui le portent. Ce qui nécessite un retour sur ce que nous nommons depuis Freud l'inconscient et dont Lacan nous dit qu'on ne sait pas s'il existe en dehors de l'expérience du divan. Le refoulement trouve son dénouement et son ex-sistence exclusivement du fait du discours tenu sur le divan. Le trait unaire, source des identifications hors divan, et donc hors transfert, révèle son incomplétude que dans le processus tel qu'il se déroule sur le divan.

Du divan en tant que révélateur d'un écart fondamental; et rien ne laisse mieux présager de la béance qu'il constitue, comme lorsque tel sujet (pas si mal dans sa peau, et fort disert au naturel) se surprend de ne pouvoir articuler sur le divan autre chose qu'une plainte, voire une longue série de sanglots. Découverte pas moins scandaleuse, d'ailleurs, que celle d'une paix inexplicable qui l'envahit sur le divan, lui qui - l'instant d'avant - avait toutes les raisons du monde de pester au sujet de n'importe quoi et même de son analyste. C'est dans cet écart, dans ce décalage éprouvé, bien que souvent nié<sup>12</sup>, que gît l'aune à laquelle se mesureront les effets de l'inconscient; effets dont le sujet se soutient dans sa réalité et qu'on se doit de prendre en compte. A prendre en compte: c'est-à-dire à intégrer dans le réseau des « éléments » qui lui servent de limite, qu'il les nomme affects, démons ou signifiants.

---

<sup>11</sup> S'agissant de l'héritage lacanien, tel que saisi dans 'sa' passe, c'est surtout Jean Laplanche qui a métabolisé 'à la lettre' ce genre d'étouffe-chrétien, qui, dès lors, l'a laissé hors d'haleine.

<sup>12</sup> Il est des sujets qui ne cessent d'accumuler les dénégations, sur le divan ; sous l'effet de la nécessité, du Zwang freudien, ils s'adonnent au refoulement. Mais c'est sans compter ceux qui sont dans le déni perpétuel. Surtout si l'analyste ne bronche pas.

Passons à présent au séminaire n° 24 intitulé « L'insu que c'est de l'une-bévue s'aile a mourre ». Nous tenons là une holophrase<sup>13</sup>. Il s'agit d'un énoncé qui mérite d'être transcrit, translittéré, et il en est donc au moins deux versions qui s'imbriquent.

Dont il convient de souligner l'agrammaticalité.

Une première dit : « L'insu que s'aile de lune Bévue c'est l'a-mourre »; ça inclut le mot 'mourre' qui renvoie au jeu du même nom et a constitué pour Lacan une première approche structurale de ce qui est en jeu dans l'inconscient. Le nœud borroméen, auquel Lacan accède par la suite, pour sa plus grande satisfaction, constituera un mécanisme, un moteur, dont il n'a cessé depuis de varier les formats de manière à en éprouver les effets. Les plus pessimistes diront qu'il en est mort, de cette bévue ancillaire, que ça lui a noué les tripes, et qu'il l'a cherché. Point.

Dans une seconde version de son holophrase : « L'insuccès de l'Une-bévue cèle (s'aile) l'amour », son machin, son tourniquet, à quoi fait allusion l'aile en question, fonctionne aussi comme un moulin à paroles, paroles dont le leitmotiv -répété à l'environnement de pure perte, indique clairement qu'il s'agit là de la demande d'amour intervenant au titre de cause d'un ratage, et donc d'un symptôme.

Désir d'harmonie et de paix au prix d'une sorte d'étourdissement, d'un vertige, dont se soutient la demande d'amour, d'une part; vœu dont l'itération fait de vous un derviche tourneur, d'autre part. Bref, Lacan articule 'ce qui ne peut se dire', ce dont il nous avertit dès le début de la séance du 17.5.1977 de son séminaire, d'où ceci :

« Tout ce que nous savons de l'homme, c'est qu'il a une structure; mais cette structure, il ne nous est pas facile de la dire. La psychanalyse a émis sur ce sujet quelques vagissements, à savoir que l'homme penche vers son plaisir, ce qui a un sens bien net. Ce que la psychanalyse appelle plaisir, c'est pâtir, subir le moins possible. »

La structure serait-elle ineffable, cet ineffable<sup>14</sup>, maintes fois invoqué par Wittgenstein? Toutefois, ce qui ne peut se dire (l'amour?) ça doit tout de même pouvoir s'écrire. Lacan ira jusqu'à dire que le nécessaire (l'amour?) c'est 'ce qui ne cesse pas de s'écrire' (rapport aux lettres d'amour qui pleuvent comme à Gravelotte, précisément). Par opposition à l'impossible, qui est 'ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire' (le rapport sexuel). La question du 'cesse...' ou 'ne cesse pas' est traitée tout au long de l'année 1973, Ainsi, à la séance du 13.2.1973 nous lisons ceci :

« Le nécessaire – ce que je vous propose d'accentuer de ce mode – est **ce qui ne cesse pas**, de quoi? - de s'écrire. C'est une très bonne façon de répartir au moins quatre catégories modales. Je vous expliquerai ça une autre fois, mais je vous en donne un petit bout de plus pour cette fois-ci. **Ce qui ne cesse pas** de ne pas s'écrire, c'est une catégorie modale qui n'est pas celle que vous auriez attendue pour s'opposer au nécessaire, qui aurait été plutôt le contingent. Figurez-vous que le nécessaire est conjugué à l'impossible, et que ce *ne cesse pas de ne pas s'écrire*, c'en est l'articulation. Ce qui se produit, c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas. C'est là le **corrélât** de ce qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, et c'est le substantiel de la fonction phallique. Je reprends maintenant au niveau du texte. C'est la jouissance qu'il ne faudrait pas – conditionnel. »

<sup>13</sup> Holophrase : A la séance du 10.6.1964 de son Séminaire Lacan lie le surgissement de l'holophrase à 'l'effet psychosomatique' : « Ceci peut aller infiniment plus loin, de façon de formuler ainsi la formule à quatre termes qui est ici représentée en bas :

$$\begin{array}{ccc} X & \diamond & S_1 \\ O. s, s', s'', s''', \dots & & S (i (a', a'', a''', \dots)) \end{array}$$

O.  $s, s', s'', s''', \dots$  : suite des sens

S (j (a', a'', a''', ...)) : suite des identifications

Je pense que vous la reconnaissez, malgré sa complication d'aujourd'hui, qui se justifie par ce que je vais vous dire maintenant. C'est que c'est précisément dans la mesure où il n'y a pas l'intervalle entre  $S_1$  et  $S_2$ , où le premier couple de signifiants se solidifie, 's'holophrase' si je puis m'exprimer ainsi, que nous avons le modèle de toute une série de cas qui peuvent l'illustrer, encore que dans chacun le sujet n'y occupera pas la même place ».

<sup>14</sup> Cf. Jaakko Hintikka, 1994, *La vérité est-elle ineffable ?* L'Eclat édit. p.68



Ce que je retiens en cette formulation c'est que 'la jouissance (ou la conscience) qu'il ne faudrait pas' s'obtient au niveau de la jonction %, ou l'épissure #, entre le nécessaire (du Symbolique) et l'impossible (du Réel). Le terme de 'corrélat' nous retiendra un instant à partir du moment où Husserl pose le noème comme corrélat<sup>15</sup> de l'acte (la noèse). N'y a-t-il pas là un parallèle probable avec ce que professe Lacan lorsqu'il suggère, tout comme ici, que le fantasme phallique (\$ ◇ a) serait le corrélat de la jouissance de l'être (S # R), venant se substituer à l'acte qui n'existe pas? Ce qui fait obstacle : l'enstasis, c'est ce que Lacan explicite dans « Encore » (L20 p.64-67):

« L'amour courtois, c'est pour l'homme, /.../ la seule façon de se tirer avec élégance de l'absence de rapport sexuel. C'est dans cette voie que j'aurai affaire -plus tard /.../ à /.../ l'enstasis, l'obstacle logique aristotélicien que j'avais gardé pour la bonne bouche. /.../ La pensée est jouissance. Ce qu'apporte le discours analytique, c'est ceci /.../ il y a jouissance de l'être.

Vous avez bien entendu : 'l'obstacle logique' et non pas 'le refoulement'. Il reste à trouver où Lacan parle du lien du 'ne cesse' à l'amour. Le 26 juin 1973 Lacan profère ceci :

« La contingence, je l'ai incarnée du *cesse de ne pas s'écrire*. Car il n'y a là rien d'autre que rencontre, la rencontre chez le partenaire des symptômes, des affects, de tout ce qui chez chacun **mat** e la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil du rapport sexuel. /.../ Le déplacement de la négation, du *cesse de ne pas s'écrire* au *ne cesse pas de s'écrire*, de la contingence à la nécessité, c'est là le point de suspension à quoi s'attache tout amour. Tout amour, de ne subsister que du *cesse de ne pas s'écrire*, tend à faire passer la négation au *ne cesse pas de s'écrire*, ne cesse pas, ne cessera pas. Tel est le substitut qui - par la voie de l'existence, non pas du rapport sexuel, mais de l'inconscient, qui en diffère - fait la destinée et aussi le drame de l'amour. »

Manifestement, un schéma serait ici bien utile (où  $\neg$  désigne la négation) :

POSSIBLE ◇	Cesse +	IMPOSSIBLE $\neg$ ◇	Cesse $\neg$
Ce qui cesse de s'écrire	s'écrire +	Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire	s'écrire $\neg$
NECESSAIRE □	Cesse $\neg$	CONTINGENT $\neg$ □	Cesse +
Ce qui ne cesse pas de s'écrire	s'écrire +	Ce qui cesse de ne pas s'écrire	s'écrire $\neg$

Le cas signalé en haut et à droite de ce schéma fait l'objet d'un commentaire à la séance du 26 juin 1973 du séminaire de Lacan, en ces termes :

« N'est ce pas à cette impasse, à cette impossibilité d'où se définit un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour? Du partenaire, l'amour ne peut réaliser que ce que j'ai appelé par une sorte de poésie, pour me faire entendre, le courage, au regard de ce destin fatal. Mais est-ce bien de courage qu'il s'agit ou des chemins d'une reconnaissance? [*Agnoszierung?*] Cette reconnaissance n'est rien d'autre que la façon dont le rapport dit sexuel - devenu là rapport de sujet à sujet, sujet en tant qu'il n'est que l'effet du savoir inconscient - cesse de ne pas s'écrire. *Cesser de ne pas s'écrire*, ce n'est pas là formule avancée au hasard. je l'ai référée à la contingence, tandis que je me suis complu au nécessaire comme à ce qui *ne cesse pas de s'écrire*, car le nécessaire n'est pas le réel. Relevons au passage que le déplacement de cette négation nous pose la question de ce qu'il en est de la négation quand elle vient prendre la place d'une inexistence. D'autre part, j'ai défini le rapport sexuel comme ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Il y a là impossibilité. »

Ce dont cet extrait témoigne c'est que, pour ce qu'il en est de ses théorisations, il y a lieu de lire Lacan avec Lacan et donc de soutenir son discours actuel par ce qu'il a déjà élaboré dans le passé, sans reculer devant l'ampleur que de tels débordements peuvent engendrer. Méthodologie à laquelle une large majorité des membres de l'ALI semble répugner, plaidant pour le fait de s'en tenir à un 'ici et maintenant' auquel on se cramponne de craindre de glisser dans la confusion. Principe de précaution qui, en la matière, comme en général, s'avère contre-productif. Car il est vrai que l'on observe depuis quelque temps, chez les agents des milieux intra- et para-médicaux, une forme de

<sup>15</sup> Cité par Rudolf Bernet : « Le concept husserlien de noème », *Les Études philosophiques*, mars 1991, p.91.

déficit de l'expression sous toutes ses formes, ce qui conduit les jeunes psys débutants à éviter les cénacles où l'on tient un discours plutôt académique. Leur rendre accessible un certain bagage culturel, fait partie aujourd'hui de l'effet de formation auquel ils ont droit.

### **Pour conclure**

Sous le prétexte louable de la compassion que l'on se doit de manifester -en tant que professionnels- envers ceux qui viennent nous conter leurs 'malheurs', et, au nom du respect du prochain et de ses supposées valeurs, le discours tenu par les formateurs es psychanalyse vire à une sorte de fatras de circonlocutions, puisqu'on renonce de 'nommer un chat un chat'<sup>16</sup>, glissant ainsi dans un discours qui n'est plus pour nos interlocuteurs qu'une salade de mots. Enseigner est impossible disait Freud mais on peut toujours essayer : *moderato cantabile*.

C'est ce gain sur ses limites, c'est ce supplément d'âme, dépassant la jouissance qu'il tire de sa réalité insigne, qui viendra éventuellement passer dans le réel sous forme d'enseignement que d'autres s'emploieront à faire fructifier.

---

<sup>16</sup> Il est mal séant, paraît-il, de dire que les opérations liées à l'exercice de la lecture 'colonisent' chez l'enfant des zones du cerveau, zones qui chez les analphabètes sont occupées par d'autres fonctions (résultats des recherches récentes dont on peut lire le compte-rendu dans un ouvrage intitulé : C3RV34U (1914, aux éditions de la Martinière). Cette colonisation n'est pas sans résistances puisqu'il est des sujets qui lisent mais ne comprennent rien à ce qu'ils ont lu. Cette levée de boucliers contre l'usage d'un terme (ici 'colonisation') est manifestement un discours qui favorise le déni commun (déni idéologique portant sur la 'colonisation' par la France de certains territoires conquis). Déni qui, grâce au passage sur le divan risque de se muer en symptôme, ce qui est susceptible de mettre ultérieurement le sujet à l'abri d'une somatisation pure et dure.